

Catherine Mavrikakis
SUR LES HAUTEURS DU MONT THOREAU
Montréal, Hélio trope, 2024, 344 p.

Hans-Jurgen Greif
Université Laval

Après tant de témoignages sur la mort d'un proche qui se lisent souvent comme des drames personnels, reflets du « désarroi devant la mort¹ », voici un récit d'un tout autre acabit. Avant de poursuivre, j'ajoute que les auteurs masquent souvent leur peur devant la mort par des souvenirs sans rapport avec la « disparition » de l'être cher, ou encore, ils relatent la souffrance de ce dernier pendant l'agonie, les « moments ultimes » traumatisants. Rien de cela dans ce livre de Catherine Mavrikakis qui se pose, dès le départ, une question qui en appelle d'autres : « Par quel moyen puis-je détraquer la mécanique d'une mort depuis longtemps planifiée, convenue et payée à l'avance avec l'aide d'un tiers ? »

Quatre sœurs se rendent en voiture au manoir de Thoreau Heights², quelque part dans le Massachusetts, sorte de station balnéaire située au bord de l'Atlantique, endroit luxueux, outrageusement cher. Au volant : Merline, actrice quelque peu délaissée par son agence. Depuis trois ans, elle s'est dévouée corps et âme à sa sœur Rose, la benjamine, assise à côté d'elle, pâle et squelettique, rongée par un cancer. Malgré son sort, celle-ci a réussi à écrire et à illustrer plusieurs livres pour enfants, ce qui révèle une forte volonté, un esprit indépendant et une vive imagination, capable de s'extraire de sa condition, du moins mentalement. Sur la banquette arrière se trouve Léonie, l'aînée, qui s'est évadée de l'Australie où l'attendent un mari et

¹ Voir mon commentaire de l'excellente étude de Réjean Boivin, *Désarroi devant la mort. L'épreuve de la finitude à la lumière de l'anthropologie philosophique de Paul Tillich* (Québec, PUL, 2022, 398 p.).

² En honneur du philosophe-naturaliste Henry David Thoreau (1817-1862), engagé dans la lutte contre l'esclavage.

deux fils, aussi insignifiants que de vieux meubles. À côté d'elle, Alexandrine (« Alex »), autrefois brillante avocate, maintenant planant dans les hautes sphères de la finance à New York, femme riche et insomniaque. Merline, épuisée par l'angoisse, les soins et le chagrin de perdre dans quelques jours cette sœur qu'elle adore, est assaillie par des pensées suicidaires : si elle provoquait maintenant une embardée, « sortir du droit chemin, tout pourrait finir là ». Ou encore, elle pense au tableau vertigineux de Caspar David Friedrich sur les hauteurs de l'île de Rügen, où les personnages tentent de ne pas céder à l'appel de se jeter en bas³. Mais en bonne actrice, Merline sait maîtriser ses impulsions à temps.

À Thoreau Heights, les sœurs Leroy rencontrent l'équipe soignante, du chef cuisinier aux psychiatres, psychologues, médecins, incluant la nurse Adams, tirée à quatre épingles tout comme Clarissa Gardner, la grande patronne, et son bras droit, Eva Maria Lauer, cette dernière secondée par son frère Josef (les trois ont pratiqué longuement leur métier en Suisse, où le suicide assisté est permis depuis 1937⁴). Ce sont eux qui donnent la mort aux malades, décidés à en finir avec une vie dont ils ne veulent plus. Avant de passer à l'acte, on explique l'« approche créatrice » et particulière de la mort, qui permet aux *morituri* de terminer leur vie « comme on termine une œuvre d'art » : il s'agit de mourir en beauté après un spectacle unique. Pour chacun, Clarissa a prévu une mise en scène savamment élaborée, rappelant vaguement celle qui a rendu célèbre la mort de Pétrone, l'*elegantiae arbiter* sous l'empereur Néron (37-68 de notre ère). Selon Clarissa, cette *performance* sera pour chaque participant un « feu d'artifice de bonheur »⁵.

³ Voir les magnifiques tableaux de C. D. Friedrich (1774-1840) : « Falaises de craie sur l'île de Rügen » (1818), « Le voyageur contemplant une mer de nuages » (1818) ou encore « La mer de glace » (1824), qui représentent l'un des sommets de l'art pictural romantique allemand.

⁴ Je renvoie au livre de Lawrence Hill dans cette rubrique, où la mère de l'auteur déclenche elle-même le calmant fatal.

⁵ Il s'agit essentiellement de créer un spectacle tant par la personne qui a choisi de mourir que par son entourage ; cette collaboration est censée d'« ouvrir sa fin de vie sur l'après-mort ». – Quant à Pétrone, aristocrate romain,

Voilà un concept qui rend méfiante l'actrice en Merline ; elle subodore la charlatanerie dans le vocabulaire rassurant et trop suave de la directrice. Celle-ci martèle inlassablement son crédo en une « clinique de création et *donc* de victoire sur la mort » (je souligne). Merline n'est pas la seule à douter, Alex est du même avis. Fait surprenant : Eva Maria Lauer, le bras droit de Clarissa, n'est pas convaincue de l'interaction bénéfique entre art et « création collaborative », tant pour le moribond que son entourage (son frère est trop niais pour tâcher de comprendre). Alors, faut-il s'attendre à sombrer dans le « tourisme suicidaire », un écueil que Gustav, le père d'Eva Maria et de Josef, n'avait pu éviter, en Suisse ? Tour à tour, la narration revient sur les sœurs, à commencer par la sympathique Merline et son ironie, car elle « vit dans le présent, qui ne dure pas bien longtemps ». Elle coupe en morceaux l'approche de Clarissa, sachant qu'elle et Eva Maria jouent chacune un rôle. Pour faire diversion et ajouter une note exotique, arrive une équipe japonaise, chargée de filmer la gloire internationale de la directrice (que Merline appelle « la pimêche ») de Thoreau Heights. Dans ce chapitre, intitulé « La reine se meurt », l'un des meilleurs du livre, le réalisateur Yoshiyuki emprunte sans autre façon le titre de son documentaire au chef-d'œuvre de Thomas Mann, *The Magic Mountain* (*Der Zauberberg*, 1924) alors que la clinique est pour lui « un parc d'attractions », géré par des « artistes de la fin ». Font irruption deux autres personnages, Thomas De Bruycker et sa femme Isabelle. L'homme est un célébrité (et décati) metteur en scène franco-britannique, chargé de conduire le *happening* de Rose Leroy et de ses sœurs, tandis qu'Isabelle a perdu sa vie à servir son mari. Mais c'est sans compter l'intelligence de Merline ; en un tournemain, elle démasque Thomas, un être creux, dépourvu d'imagination qui lui avait assuré la gloire (plus tard, dans une scène en haute mer, il se comportera en

Tacite (*Annales*, livre XVI, sections 17 à 20) en brosse un portrait saisissant avant et pendant la mort de cet homme raffiné, dont les traits se rapprochent de ceux du *Dandy* britannique, hormis le côté narcissique (je simplifie).

veule ridicule), un parfait incompetent en haptonomie qui mettra au monde une petite souris au lieu d'une apothéose de Rose. Pendant qu'il s'affaire à tourner dans le vide, Clarissa se hâte à dicter son interminable discours d'inauguration du prochain colloque monstre au Brésil où elle sera l'invitée d'honneur. Ces pages la montrent telle qu'elle est : un robot programmé à contrer tout argument critiquant sa ligne de « pensée ». Elle vise la création d'un *moritorium*, lieu retiré pour *apprendre à mourir* [*sic*, je souligne], se positionner face aux « patients *créateurs* [...], s'ouvrir à l'*énergie vivante* que [...] *la mort leur octroie* » (je souligne). Elle finira en proposant une nouvelle Association mondiale des praticiens pour la bonne mort (en clair, l'euthanasie).

Il est curieux que l'auteure ait accordé autant d'espace à cette longue tirade de Clarissa, frisant le délire. La même question se pose au sujet d'autres personnages, comme De Bruycker et Isabelle. Depuis le 6^e chapitre, le lecteur suit la fumisterie pratiquée à la clinique et, plus tard, la « clique soignante » de Thoreau Heights. Quand la narration s'occupe enfin de Rose, nous sommes plongés dans un nouveau morceau de bravoure de sa part, un monologue intérieur qu'elle adresse à la mort. Retenons son nom de plume sous lequel elle s'adresse aux enfants : Rose Célavy. Et voilà que, sortie avec nurse Adams sur l'étroite jetée de sable (on l'imagine à quelques pas de la clinique), Rose échappe à la vigilance de son infirmière personnelle par une manœuvre anodine. Adams revient, mais Rose a disparu ; son corps sera repêché plus tard. À Thoreau Heights, c'est le choc : Clarissa craint pour la renommée de sa clinique : comment taire un suicide (le premier de la clinique) sans l'œuvre collaborative ? Rose a tourné le dos au carnaval bakhtinien du grand metteur en scène. La mise en forme de cette tragicomédie (qui nous est épargnée, Dieu merci) tombe à plat, avec la voix de la défunte et un effort plus ou moins collectif pour donner une vie factice à l'enfant qu'a été Rose. Lorsque Merline apprend le pied de nez de la benjamine, elle éclate de rire : « La mort est toujours

grotesque quand elle arrive [...], tous peuvent aller se rhabiller avec leur conte dramatique ! » Clarissa, pythie hiératique jusqu'à la moelle, garde son masque : « Elle vous a volé sa mort. » Le dernier message électronique de Rose, énigmatique : « C'est mieux ainsi. »

L'ineffable De Bruycker, qui ne comprend pas pourquoi Rose a rejeté la mort créatrice, continue à radoter ce que lui racontent Clarissa (accrochée à son mantra : « Thoreau Heights ou rien ») et les sœurs Leroy. Merline, le personnage le plus attachant entre tous avec ses colères, son ironie, ses réponses cinglantes face à cette messe loufoque célébrée par des prêtresses imbues de leur rôle, découvre une grotte avec un bassin parfumé à l'eucalyptus où elle apprend à se délier, car elle se sent « aussi raide que le cadavre de sa sœur ». Doucement, elle revit dans son corps. Dans un café, Léonie rencontre Tom, homme séduisant, qui lui rapporte une phrase de Rose, quelques instants avant sa mort : « On va s'amuser ce matin, vous verrez, ce sera franchement rigolo ! » Ce qui clôt une fois pour toutes les spéculations sur son suicide, même celles d'un metteur en scène inepte.

Pendant qu'une partie de cette drôle de faune subit en haute mer une tempête qui n'a rien de cathartique pour personne (De Bruycker, encore lui, se claquemure en héros anonyme dans une armoire à balais), nous apprenons que Clarissa et Eva Maria se sont disputées. La D^{re} Lauer retournera à la clinique de son père en Suisse pour observer l'équipe documentariste japonaise. En réalité, elle prendra ses distances dans le but de quitter la « secte » entourant Clarissa. L'une et l'autre femme ont voué leur vie aux *morituri* : la première dans le but de bâtir une entreprise hautement profitable et la gloire personnelle, la seconde par conviction.

La fin élégiaque du roman est dans l'air depuis la grotte de jouvence où Merline a pris son bain parfumé d'eucalyptus. Le spectacle de T. De Bruycker mis à part, le thème de la « mort certaine, de l'heure incertaine » clôt les réflexions de Mavrikakis, une charge critique visant l'entrepreneuriat actuel à la suite de la légalisation des

formes plurielles de l'aide à mourir. Elle y pose des questions fondamentales : pourquoi avons-nous peur de la mort puisque personne ne lui échappe, même si « quelque chose [en nous] espère l'immortalité » ? Acceptons la mort comme finalité de notre vie dont elle fait partie. Accompagnons nos êtres chers, écoutons-les. Accomplissons *seuls* notre « travail de deuil » (expression que je n'apprécie pas). Assumons l'omniprésence de la mort sur notre planète : elle a le dessus sur tout ce qui vit. Bannissons des locutions comme « ils nous ont quittés », « ils sont partis » ou « son âme est avec toi » et utilisons un vocabulaire non fardé, censé rendre « la Grande Faucheuse » plus douce. À chacun sa mort. Et après notre mort, « il y aura d'autres morts ».

Il reste notre *vanitas* humaine et l'angoisse devant le temps. C'est elle qui rend l'exemple des Rose, Merline, Clarissa et Eva Maria si percutant : quand arrêterons-nous de regretter le temps qui s'écoule ? Nous l'avons inventé, il nous obsède depuis notre existence. Regardons-nous dans le miroir, non pas pour découvrir de nouvelles rides, mais en saluant une autre journée de vie que nous offre notre corps.